

Dernier appel

Le train lance son dernier cri. Dans moins d'une minute il partira et me laissera seul sur le quai. Avec nos valises. Celles de Juliette et les miennes. Nous les avons préparées il y a de cela plus de quatre jours et elle les avait laissées chez moi. « C'était plus pratique » avait-elle dit.

Mais elle ne viendra pas. Nous ne voyagerons pas ensemble.

J'hésite un instant. Peut-être devrais-je tout de même embarquer? Rouler seul quelques jours et déchirer son ticket ainsi que mon billet de retour. Refaire ma vie ailleurs. Sans elle. Loin de tout, loin de sa famille et de la mienne, loin de mes amis qui n'auront pas à peser leurs mots en me parlant, gênés et attristés de ma déconvenue. Je ne veux pas de leur pitié. Ni de leur tristesse. La mienne m'accablera déjà assez comme cela ces prochains jours, mois, années.

Nous avons pourtant tout bien planifié. Notre vie, notre mariage, notre futur. Je ne vivais plus que pour elle et par elle. Nous étions inséparables. Nous avons des plans.

J'ai rencontré Juliette chez des amis, il y a de cela huit mois. L'épouser après un laps de temps aussi court est bien trop rapide, je vous l'accorde. Mais c'était pour nous comme une évidence. Dès son entrée dans la maison de Charles et Liliane, elle a capturé mon regard. Enveloppée dans la soie de sa fine robe d'automne qui épousait son corps parfait, hanches et seins larges, taille fine, visage d'ange couronné d'une longue chevelure blonde cendrée, les yeux cerclés d'or parfaitement maquillés, des jambes longues et fuselées presque invisibles sous le tissu de son vêtement mais que je devinais à chacun de ses mouvements. Dès la première minute l'ensemble de sa personne s'était imprimé dans mon cœur et ma tête.

Oh je sais ce que vous pensez. Je vous entends déjà ricaner. Une telle beauté fatale ne pouvait être que méchante, manipulatrice, vénale ou que sais-je.

Mais non. Au contraire. Elle a vu mon regard posé sur elle et ma bouche entrouverte comme si j'étais l'idiot du village, entré par erreur dans cet Garden party, au milieu de tous ces gens bien habillés. J'étais moi-même plutôt séduisant il faut bien l'avouer. Je m'étais mis sur mon trente-et-un pour impressionner Charles qui pensait m'engager dans sa toute nouvelle entreprise. Juliette m'a souri. Après le choc initial créé par l'apparition de ses petites dents

blanches telles des opales illuminant un sourire vermeil, j'ai accusé le coup et me suis approché d'elle.

Nous avons parlé. Deux minutes, cinq minutes, une heure... toute la soirée. Sa personnalité était encore plus belle que ce corps qui l'enveloppait. Douce, gentille, intelligente. Et féroce ment drôle. Face à elle j'aurais dû me sentir insignifiant. Mais elle était de ces personnes qui savent encourager leur interlocuteur à donner le meilleur d'eux-mêmes. A son contact, je devenais le roi du monde, que dis-je... de l'Univers. Je pouvais voler dans les airs, sauver la veuve et l'orphelin, devenir exactement ce que je voulais être et encore plus. Elle m'inspirait. Je suis tombé amoureux instantanément.

Et je pense bien que c'était réciproque.

Très rapidement nous sommes devenus une entité. Où que j'aille, elle m'accompagnait. Où qu'elle se déplace, je la suivais dans son sillage.

Au début nos amis se sont inquiétés. « Cela n'est pas sain » nous disaient-ils. « Gardez votre indépendance, apprenez à vivre l'un sans l'autre de temps en temps ». Mais nous ignorions complètement ces conseils pourtant bien intentionnés. Plus rien d'autre ne comptait pour nous que l'autre. Elle me rendait fort, meilleur. Et quand, avec son soutien, j'ai accepté l'offre de Charles, notre avenir est devenu clair. En moins de trois mois, il était tellement ravi de notre collaboration qu'il me proposait de devenir son partenaire. « Endéans deux ans tu seras riche » m'a-t-il dit.

Tout cela c'était grâce à Juliette qui croyait en moi plus que je ne le faisais moi-même. De son côté ses résultats à l'université avaient atteint de nouveaux sommets. Elle deviendrait un jour un brillant docteur. La première de sa famille. Tout ce que nous entreprenions était couronné de succès.

Chaque jour je me réveillais avec son nom sur mes lèvres et l'envie de la serrer sur mon cœur.

Il ne m'a pas fallu six mois avant de faire ma demande. Je l'ai emmenée le long du lac au coucher du soleil de l'hiver, j'ai sorti la bague de fiançailles de ma grand-mère, et j'ai posé mon genou sur le sol. Elle a pleuré de bonheur en me répondant « oui, oui, oui, je le veux ! »

Tout s'est emballé, et nous avons annoncé la nouvelle à nos familles. Tout le monde s'est montré immédiatement enthousiaste. Ils avaient remarqué le bonheur qui exsudait de nous

depuis notre rencontre. Nous étions faits l'un pour l'autre c'était l'évidence même. Même nos amis avaient cessé de s'inquiéter pour nous. Nous possédions un bonheur sans limite et ils étaient heureux pour nous.

21 juillet 1923. C'était hier. Le grand jour.

Je me suis réveillé comme tous les matins en murmurant le nom de Juliette dans mon demi-sommeil. Le sourire aux lèvres. Dans quelques heures elle deviendrait mon épouse. Elle viendrait vivre dans le petit appartement que je loue, avec moi. Dans quelques années, lorsque nos finances nous le permettront, elle le docteur et moi l'associé principal d'un chef d'entreprise, nous achèterons une belle et grande maison à la campagne, et nous ferons plein de bébés. Des petits Eric, des petites Juliette... nous aurons un grand jardin dans lequel un labrador gambadera. Cela fait cliché n'est-ce pas ? Peu importe, le bonheur c'est toujours un peu cliché de toutes façons.

J'avais revêtu mon smoking, loué pour l'occasion et noué un nœud papillon autour de mon cou. J'attendais avec impatience le moment où elle se tiendrait à mes côtés devant le prêtre, où je pourrais l'admirer dans cette robe dont elle m'avait tant parlé. La Robe de ses rêves.

Avec mon témoin, mon frère Laurent, je me suis dirigé vers l'église. Mes parents m'y attendaient déjà avec nos amis et presque toute la famille de Juliette. Seuls ses parents et sa demoiselle d'honneur manquaient encore à l'appel. Ils étaient en route.

Tout le monde me souriait, heureux pour moi. Dans quelques minutes je serais marié.

Puis tandis que nous attendions, je rêvassais et imaginait notre future vie. Comment elle se déroulerait, années après années, comment nous vieillirions ensemble main dans la main. Ma rêverie se prolongeait depuis de longues minutes quand je me suis rendu compte que le silence se faisait progressivement autour de moi. Je me retournai, impatient de la voir apparaître telle une princesse rejoignant son prince charmant. Mais ce n'était pas elle. Un policier s'approchait de moi, tandis que ma mère qui l'avait vu avant moi et rejoint dans le fond de l'église, éclatait déjà en sanglots. A la vision de la blancheur de son visage, et de la détresse de son regard, je reculai d'un pas. Tout le monde avait les yeux braqués vers moi, un frisson de tristesse et de désespoir parcourait maintenant l'assemblée. J'entendais des mots murmurés. « Accident, voiture, morte, tellement jeune, oh non pauvre Eric, parents à l'hôpital, personne n'a rien pu faire, morte, morte, morte ».

« Non »

Je murmurai ce petit mot. Niant la réalité. Refusant de reconnaître la vérité.

Le policier s'approcha de moi et me parla. Il m'expliqua des choses que je ne compris pas. Je refusai de les entendre. Autour de moi, les gens pleuraient. Mon père agrippait mon épaule, sans doute pour me soutenir, pour m'empêcher de m'effondrer. Mais je restais debout à fixer l'homme en uniforme devant moi. Je voyais une petite peluche sur le col de sa veste. Et c'est tout ce à quoi je pensais. Cette petite peluche était devenue momentanément le centre de mon univers. Il arrêta de parler et je détournai mon regard de la peluche un instant.

Il me regarda tristement et partit. Il comprit que je n'avais rien entendu. Que je n'avais rien voulu savoir. Mais son job était fait.

Les gens vinrent me présenter leurs condoléances et je restai stoïque. Aucune larme ne coulait de mon visage, aucune émotion sur mes traits. Juliette était en vie, elle allait arriver, j'en étais certain. Mon frère me guida vers sa voiture et il me demanda si je voulais aller à l'hôpital. Ce fut la seule fois que je communiquai avec quelqu'un encore ce jour-là. Je hochai négativement la tête. Pourquoi aller à l'hôpital ? J'allais me marier. Ce n'est pas un jour où on va se faire opérer de l'appendicite ou se faire poser un plâtre. Pas d'hôpital pour moi merci beaucoup.

Je ne montai pas dans la voiture. Je marchai tout droit, presque au hasard. Il tenta de me ramener mais je l'ignorai. Alors il me suivit en silence. Je rentrai chez moi, tout simplement. Il rentra avec moi, me regarda me déshabiller et me mettre au lit, en plein après-midi. Je fixai le plafond sans un mot pendant des heures. Il resta près de moi je suppose, toujours en silence, les larmes aux yeux, jusqu'à ce que je m'endorme.

A mon réveil, ce matin, j'étais seul. Je me suis levé machinalement à cinq heures du matin, sans un mot, sans même un murmure. Je me suis lavé puis habillé. Et j'ai appelé un taxi. Je l'ai attendu dans la rue, nos bagages à mes pieds, billets de train à la main. Puis je lui ai demandé de me conduire à la gare. Moins de vingt minutes plus tard j'attendais déjà sagement le départ, espérant voir Juliette me rejoindre. Le train démarrera à onze heures quinze.

Alors j'attends. Il est onze heures quatorze.

Mais elle n'est pas là.

Le chef de gare me fait signe. Je monte ou pas ?

Je décide de monter. Les portes se referment, le train démarre.

Je pars.

(1649 mots)

